

# \* DUNUM \*

LE JOURNAL DE L'ASSOCIATION "LES AMIS DU VIEUX DUN"

## SOMMAIRE

<b>Aglaé Ferrandon, infirmière bénévole .....</b>	<b>p.1</b>
<b>Ils étaient sur le Gallia .....</b>	<b>p.7</b>
<b>Activités de l'Association .....</b>	<b>p.8</b>

## Aglaé Ferrandon, infirmière bénévole à l'hôpital militaire complémentaire de Dun

Lors de notre précédent numéro de DUNUM, nous avons parlé de l'hôpital militaire bénévole (HB) n° 4 bis puis complémentaire (HC) n°95. Aglaé Ferrandon a été infirmière bénévole à cet hôpital.

Aglaé, Camille Ferrandon est née à Dun-sur-Auron, rue Saint-Denis, le 15 août 1891 ; elle a 23 ans quand les premiers blessés arrivent à Dun. Elle décèdera dans sa ville natale, au 4 rue Saint-Denis, le 27 août 1983. Elle est la fille de Louis Ferrandon et de Catherine Françoise Soult. Elle épousa, à Dun, Léon, Auguste Gadeau le 8 mars 1947, décédé à Dun le 27/09/1960 : "Une gueule cassée" Aglaé est restée toute sa vie à Dun, au 4 rue Saint-Denis, dans la maison de ses parents. Elle était employée à la pâtisserie Pruneau-Siguret, Grande-Rue. Une femme très coquette, toujours bien habillée, ainsi que son mari portant costume, cravate.

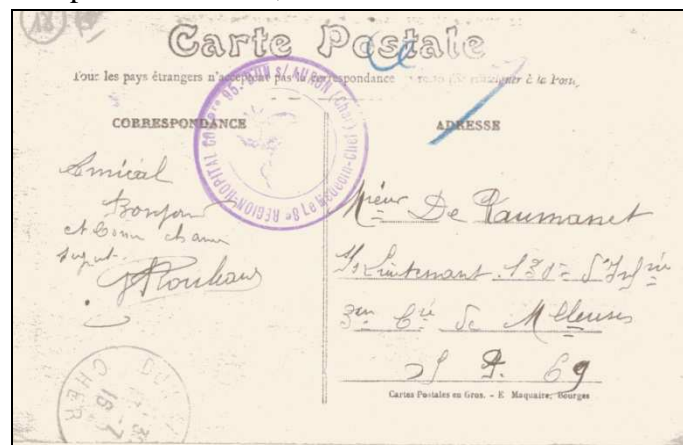


Figure 1 - Carte postale avec cachet de l'hôpital complémentaire n°95 de Dun-sur-Auron

Quelques mots sur les Ferrandon : L'origine de la famille est à Treignat dans l'Allier en Combraille. La tradition familiale rapporte qu'Annet, fils de Gilbert et d'Anne Billon, arriva à Dun à pied. Il épousa le 19/02/1776, Marie Dureau. Le couple eut 8 enfants, parmi eux, deux fils, Nicolas et Louis, furent maîtres charpentiers à Dun. Louis succéda à son père, il épousa Marguerite Gillard, le couple eut 15 enfants.

Antoine Ferrandon (6/05/1814 – 21/08/1873), 5<sup>ème</sup> enfant, l'aîné des fils, succéda à son père. Il épousa Marie Renault, d'où Louis-Antoine et Louis, père d'Aglaé  
Louis-Antoine, entrepreneur de charpentiers, épousa Anne Mauplin, d'où est issu Marie Jean-Baptiste Ferrandon, cousin germain d'Aglaé (dont nous parlerons plus loin).

Madeleine Sautereau-Dordonnat a fait don aux Archives départementales de la correspondance reçue par Aglaé Ferrandon et sa famille de 1913 et 1920 (*Fonds J 2078 – Première guerre mondiale*). Ces courriers proviennent de parents et d'anciens patients qui expriment leur gratitude envers celle qui s'est si bien occupé d'eux. Nous donnons, si après copie de quelques-uns de ces courriers.

Dans un petit carnet, quelques pages donnent des informations sur les soins donnés aux blessés : sirop Fanel, gargarismes, ventouses, fumigations. Deux pages mentionnent l'arrivée de blessés : convois des 26 mai (25) et 10 juillet 1916 (19). Un herbier daté de mai 1917, provenant de Salonique, est vraisemblablement un envoi de son cousin Jean-Baptiste.

### Quelques courriers adressés à Aglaé

#### *Correspondance du sous-officier Dutreick*

Stadens le 1<sup>er</sup> juillet 1915,

Mlle Ferrandon,

J'ai reçu votre carte qui m'a fait bien plaisir de recevoir de vos nouvelles, car je pense toujours à vous. Moi, je suis depuis le 1<sup>er</sup> mai chez moi renvoyé comme auxiliaire. Je ne sais pas si cela durera longtemps, ma jambe me fait toujours souffrir, mais moins qu'à Dun.

Au revoir Mlle, au plaisir de lire. Recevez de votre ami, une bonne poignée de main. E Dutreick  
En marge : Bonjour à votre sœur et à toute la famille



Figure 2 - Carte du sous-officier Dutreick

#### *Correspondance du parrain d'Aglaé* (Pierre-Marie, Camille Créancy, fils de Louis Créancy, quincaillier, Grande-Rue)

Le 3 mai 1915 Service militaire

Chère Aglaé,

Je ne pouvais plus jolier carte pour te remercier de ta carte de ces jours derniers. La santé est bonne, tout va bien ici. Embrasse bien ma tante et ses sœurs pour moi, ainsi que tes petits neveux. Merci bien des fois de ton dévouement pour nous. Ton Parrain qui t'embrasse bien des fois.  
Signature illisible ?



Figure 3 – Recto de la carte postale du parrain d'Aglacé

\*

### *Courrier du caporal Emile Boucres*

Mardi 12 octobre 1915

Mademoiselle,

C'est avec plaisir que j'ai reçu votre lettre sur laquelle j'ai constaté que vous continuez toujours à donner vos bons soins aux malheureux blessés. Je suis dans les tranchées depuis 2 jours. Où nous sommes c'est un bombardement continu qui n'a rien de bien agréable. Nous sommes en Champagne aux environs de Beausyon, triste pays car l'on ne voit que des tranchées et toujours des tranchées. De ce moment nous sommes en première ligne, ce sont des anciennes tranchées Boches que nous occupons, conquises depuis l'offensive. Elles n'ont rien de bien agréable à occuper car elles contiennent pas mal de débris peu agréables, mais qu'il nous faut supporter actuellement car les copains d'en face ne sont tout au plus qu'à 30 mètres, donc il nous est impossible de quitter ces fichus trous. Enfin, ayons espoir que d'ici peu cette maudite guerre se terminera, car au début ne la croyons-nous pas d'aussi longue durée.

Si parfois vous avez encore avec vous quelques infirmiers de la salle du bas, vous serez bien aimable de leur faire part de mes bons souvenirs. Comme vous le dites, vous devez avoir eu du travail à l'arrivée de vos nouveaux blessés, il est regrettable que je ne fusse pas parmi ce nombre, car bon soldat, je préférerais sûrement mieux une autre place que celle-ci, malgré que je ne me fais pas de mauvais sang, bien au contraire. Je fais mon possible pour égayer les camarades qui se lamentent.

Attendons donc patiemment la fin de la guerre, ma santé est parfaite pour l'instant.

Recevez, Mademoiselle, tous mes bons souvenirs. Vous voudrez bien faire part de ma lettre à votre sœur. Un de vos anciens pensionnaires.

Emile Boucres, cap. 931<sup>e</sup> 8<sup>e</sup> compagnie. Secteur postal 126

\*

**Courrier de R. Bouvier du 82<sup>ème</sup> de ligne, en convalescence chez lui**

Samedi 18/12/15

Chère mademoiselle

Je me décide enfin à vous envoyer un petit mot. Je crois qu'il y a pas mal de temps que je ne vous ai pas écrit.

Je pense que vous êtes en bonne santé et que vous êtes toujours infirmière à l'hôpital.

J'ai reçu une lettre de mademoiselle Marguerite me disant que Dun avait reçu 86 malades convalescents ; ils ont beau être en convalescence (a) cela doit vous donner quand même pas mal de travail.

Je ne vous ai pas répondu depuis votre dernière lettre où vous me dites que l'infirmier de Bussy s'était suicidé dans le puits du presbytère : en voilà une drôle d'idée qui lui a pris là ; il fallait qu'il ait passablement le cafard celui-là pour en arriver à ce point.

Il y a déjà un moment que je n'ai pas reçu de nouvelles du docteur Cousin. Il m'avait prié d'aller voir sa famille à Vincennes, ne pouvant y aller en semaine puisque je travaille, je m'étais promis d'y aller un dimanche ; mais je n'ai pas eu de chance tous les dimanches il fait un temps atroce ; alors je ne peux pas tout de même courir là-bas sous la pluie, mon pied mécanique rouillerait parce que c'est de l'acier ; ce n'est pas un pied nickelé.

Avez-vous des nouvelles de Briquet Hippolyte, etc.

Madame Fabre m'a écrit une très gentille lettre dernièrement.

Je ne me rappelle plus si je vous ai dit que j'avais reçu la médaille militaire et la croix de guerre. Il y a eu beaucoup moins de cérémonie qu'à Dun. C'est un superbe pandore qui pesait au moins 150 kilogs et qui n'avait rien d'un général qui est venu m'accrocher ça chez moi.

Chère Mademoiselle je ne vois plus grand-chose à vous dire pour le moment.

Recevez, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments distingués.

Signé Raymond

R. Bouvier

10 bis rue des Batignolles

Paris 17<sup>ème</sup>

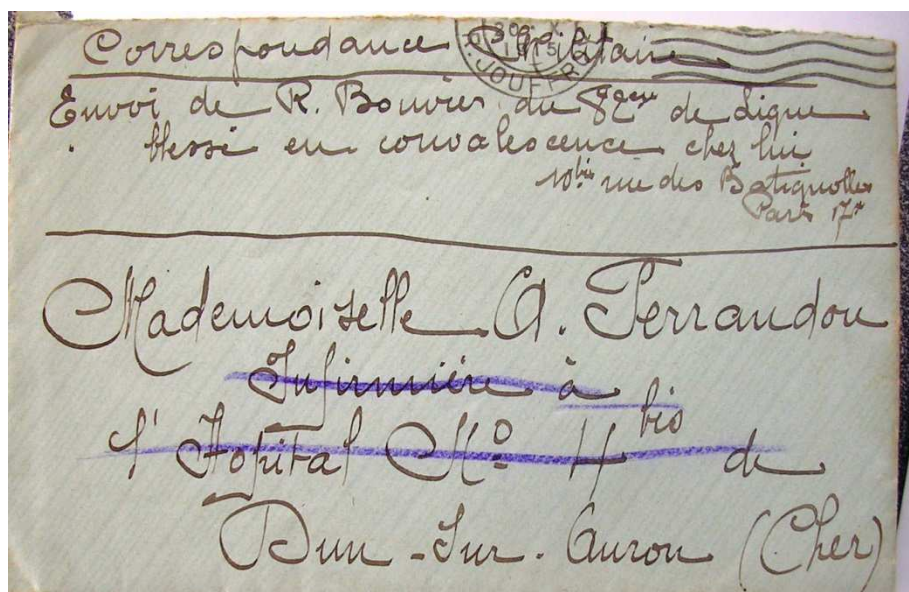


Figure 4 - Enveloppe du courrier de R Bouvier

## **Jugeons !**

**Le Journal du Cher**, édition du 2 mars 1915 – Dimanche soir, à 4 heures, a eu lieu une cérémonie importante à l'école de garçons transformée en hôpital temporaire.

Le général commandant la 8<sup>ème</sup> région est venu pour procéder à la remise de décorations. Un lieutenant et un sous-officier ont reçu la croix de la légion d'honneur, un simple soldat la médaille militaire.

Les blessés amputés étaient sur 2 rangs ; les infirmiers étaient tous présents. Le D<sup>r</sup> Cousin, médecin major en chef, a reçu le général ; celui-ci en décorant les officiers et le soldat a dit un mot à chacun.

**Dans l'édition du 23 juin 1915** - Remise de médailles - Dimanche à 2 heures, à l'école des garçons, ancien hospice, servant aujourd'hui d'hôpital, a eu lieu une imposante cérémonie.

Le général Leddel, au nom du Ministre de la guerre, a décoré de la médaille militaire un adjudant, un sergent et 3 soldats, tous les cinq blessés ou amputés d'un bras ou d'une jambe.

La façade de l'hôpital était décorée et pavoisée des drapeaux alliés.

Le général Leddel qui avait été reçu par le D<sup>r</sup> Cousin, médecin major, a prononcé un discours, rappelant leurs faits d'armes à ceux qu'il allait décorer, ainsi que leur mérite.

**Et dans l'édition du 23 juin 1915** - Dimanche à 2 heures, [...] Le général Leddel, au nom du Ministre de la guerre a décoré 12 amputés de la médaille militaire et un autre de la croix de guerre

\*

### ***Lettre de son cousin Jean-Baptiste Ferrandon à son arrivé à Salonique***

Jean-Baptiste Ferrandon, cousin d'Aglaré, est le fils de Louis-Antoine et d'Anne Mauplin ; il est né à Dun-sur-Auron le 5 octobre 1896, il épousera à Dun, le 20 février 1922, Léonie, Alexandrine Poisson, de leur union naîtront 6 filles ; il décèdera à Dun le 21 mai 1977. Il a continué le métier de ses ancêtres comme entrepreneur en charpentes ; il habitait rue de l'Hirondelle. A son arrivée à Salonique, il décrit dans sa lettre son voyage depuis la caserne de Portet (près de Toulouse).

5 mars 1918

Chère Aglaré,

Je crois qu'il est l'heure et même qu'elle est passée de te répondre à la lettre que tu m'as envoyée à Portet. Toulouse est une belle ville et comme on t'a dit magnifique à visiter mais il y a la Garonne qui est la grande cause des visites avec ses cascades et son cours rapide, la ville est aussi très belle. Il y a de très beaux magasins, les théâtres et attractions sont nombreux, quant à la ville elle est un peu dans le genre de celle de Bourges par la poudrerie, il y a des monuments à visiter, je n'ai vu que le Capitole c'est un bâtiment immense dans lequel il y a la préfecture, mairie, un musée et le théâtre dans le genre du Châtelet de Paris. Je n'ai pas pu visiter beaucoup n'ayant passé que trois jours et après j'en étais trop loin pour pouvoir y aller une fois à 13 kilomètres, l'autre fois à 10.

Nous avons quitté Portet le 3 février à 3 heures du matin. Nous avons embarqué à Toulouse où nous sommes arrivés cahin-caha avec nos mulets qui ne tenaient pas mieux que les hommes sur la glace, on a embarqué à entre 9 et 10 heures, à 10 heures nous quitions Toulouse. On roule jusqu'à Castelnaudary on arrête à 2 heures pour manger, chacun s'installe croyant pouvoir manger tranquillement depuis 2 heures du matin qu'on était debout et surtout n'ayant rien pris depuis la veille au soir, on a juste le temps de recevoir un peu de saucisson, des sardines et on remonte au galop dans le wagon, on décore plutôt qu'on ne mange. Enfin le soir à 6 heures on arrête à je ne sais plus quelle gare où on veut se restaurer un peu mieux avec un bon bouillon bien chaud et de bonne cuisine, la Croix Rouge nous paye le café, on achète quelques cartes et on remonte en Wagon,

chacun s'installe comme il peut, pour la nuit essayer de dormir. Entre 2 et 3 heures le feu prend à notre wagon, on est chargés de prendre notre fourbi et descendre encore, on attend environ  $\frac{3}{4}$  d'heure pendant lesquelles chacun est content de battre la semelle puis on roule vers Marseille où on arrive vers 8 heures, mais on repart presque aussitôt pour Toulon où nous arrivons à 10 heures, on débarque en hâte les mulets et on se dirige vers le port où on arrive vers midi, on reçoit encore un morceau de saucisson, du gruyère et des confitures qu'on aurait envoyé au diable si on avait eu un peu de bouillon bien chaud. A 4 heures on commence l'embarquement sur le Canada<sup>I</sup> où je monte avec les mulets comme garçon d'écurie, l'embarquement dure jusqu'à 7 heures, on mange à bord, les autres embarquent ensuite sur le Plata<sup>II</sup>. Le lundi le Plata prend la mer à 3 heures et le Canada le suit à 2 heures. La première nuit au passage du Cap Corse tout le monde est réveillé par un roulis puissant et pas mal sont obligés de faire du remesurage je n'ai eu à en souffrir que le jour qui a suivi et commencé par le jus et le reste de la journée je l'ai passée sans rien prendre mais la nuit qui a suivi j'ai été obligé de mordre le pain et le jour comme la nuit je ne faisais que toujours ronger du pain sans pouvoir me rassasier ; nous avons vogué 5 jours sans beaucoup d'escorte, juste en arrivant en vue des îles grecques nous avons eu un torpilleur pendant une demi-heure.



Figure 5 - Carte envoyée de Salonique par Jean-Baptiste Ferrandon à sa cousine Aglaé.

Nous arrivons le vendredi matin à Milo où nous restons en rade jusqu'à 4 heures, heure où nous repartons avec un autre torpilleur qui fut obligé de nous laisser presque tout de suite, la mer étant trop forte. Nous arrivons en rade de Salonique samedi soir, où nous restons jusqu'au dimanche matin. Nous venons à quai pour débarquer les mulets ; nous débarquons le soir et le lundi venons dans un camp à 5 kilomètres de Salonique où on attend le gros de la troupe qui est sur le Plata. Ils débarqueront le mercredi. Après avoir été 3 jours à ne manger que des biscuits, tandis que nous sur le Canada, on avait un quart de vin et dessert à chaque repas. Nous partons après 8 jours passés à ce camp, nous arrêtons à [...] pour passer une nuit, puis nous venons là où nous sommes à 20 km. ou 25 de Salonique, encaissés entre 2 collines avec à nos pieds un torrent dans lequel nous nous

lavons. C'est le désert pour avoir de l'eau potable, il faut faire 2 kilomètres. Ici le temps n'est pas vilain, le jour il fait chaud, mais la nuit il gèle parfois assez fort au point que certains matins les vieux se lèvent avec des glaçons dans la moustache. On voit le jour deux heures avant vous.

Pour ce qui est de Salonique, c'est une ville construite à l'européenne avec rues pavées, trams électriques, autos, voitures toute caoutchoutées et à deux chevaux ; quant aux femmes, à part quelques européennes, anglaises surtout, on n'en voit pas du pays.

Au village où nous étions à Salonique, j'ai vu une jeune mariée un dimanche, vêtue de velours rouge vif, avec un collier de médailles en doublé or grandes comme des pièces de 5 francs. Elle était bien mise. Dans ces pays la noce dure 8 jours.

Je termine en t'embrassant bien des fois ainsi que tante Marie, Annette et tes petits neveux.

Bonjour aux Dunois.

J-B F

2<sup>ème</sup> artillerie de montagne

45<sup>ème</sup> batterie

SP 515 AO par Marseille

---

<sup>I</sup> Le Canada (1912-1952), paquebot de la Compagnie Cyprien Fabre, transformé 2 fois en navire hôpital, il a été démoli en 1952. Du 10 août 1914 au 14 janvier 1919 il est réquisitionné à Marseille. En 1915, il est le premier navire hôpital sur le front d'Orient. Le 26 février 1916, il recueille 500 naufragés du Provence coulé par un sous-marin entre Toulon et Salonique/ Le 29 avril 1916, il est rayé de la liste des navires hôpitaux, il aura effectué 11 voyages sanitaires entre Toulon et l'Orient et transporté environ 600 malades ou blessés à chaque voyage.

<sup>II</sup> Le Plata a été construit aux chantiers de la Ciotat, pour la ligne d'Amérique du Sud, il a été lancé le 18 juin 1888. Réquisitionné en 1916, il participe avec 5 autres paquebots des Messageries Maritimes aux 25 voyages pour le transport de 25 000 soldats de France à Salonique

\*

**DUNUM : Journal gratuit** de l'ASSOCIATION  
"LES AMIS DU VIEUX DUN"

Directrice de la publication : Marie-Catherine JOANNANT

Textes fournis par Colette et Pierre Goyon

Imprimé et diffusé par nos soins en 99 exemplaires

Site internet : [WWW.lesamis-duvieux-dun.org](http://WWW.lesamis-duvieux-dun.org)